

J'ai trois Amies...

par Édouard SCHNEIDER



J'ai trois amies dont, sans doute, je partage les faveurs avec une foule d'inconnus perdus de par le monde, mais que nul ne saurait aimer d'un élan plus naturel ni d'une gratitude plus sensible. Et je possède l'illusion qu'elles sont bien à moi, que pas un de leurs fidèles n'en perçoit comme je le fais l'accent qui m'est cher entre tous, que jamais, enfin, elles ne me refuseront le secours que je leur demanderai.

Ces trois amies se nomment Vaughn de Leath, Sophie Tucker et Grace Hayes.

Les verrai-je jamais ? Leur parlerai-je un jour ? Saurai-je si leur visage a quelque trait commun avec celui que leur chant, à travers les disques, m'a suggéré d'elles ? A quoi bon ! Les voilà pour moi plus vivantes qu'elles ne seraient si je les touchais de la main et des yeux. Et le mystère que l'éloignement étire entre elles et moi, n'est-il pas le garant que nulle altération jamais ne se glissera dans l'attachante image que j'en nourris ?

A vous qui savez ce qu'est une longue journée de travail, et l'heure finale lourde de toutes les autres, quand la main nerveuse et l'œil brouillé délaissent la blancheur soudain aride du papier, je dirai comment m'apparurent ces trois amies et ce qu'elles me sont désormais.

Ah ! l'émotion de cette heure où, des eaux sonores du coffret par hasard ouvert, surgirent leurs trois visages ! Je me revois certain soir, assoiffé de senteurs d'au-delà des mers, avide de dire adieu à cet Occident dont je me sens chaque jour un peu plus douloureusement prisonnier. Des noms à la dérive battent mon imagination : Surinam, Trinidad, Vancouver, Bornéo... Mais plus que tous autres ceux qui, à travers la résonance universelle des mots anglais, m'invitent à les choisir, même s'ils restent d'Europe, puisque leur accent m'autorise à situer outre-Océan, aussi bien qu'outre-Manche, le sentiment ou la nature qu'il veulent me chanter. Plusieurs disques m'emportent aussi vers d'ardents climats saturés de voix exotiques, attachants comme de chauds visages humains. Mais, hélas ! après quelques minutes j'en ressens comme une oppression nouvelle, une angoisse.

C'est alors que mon choix ayant varié, de la source sonore s'élève tout à coup une voix dont le timbre mâle se ouate de langueur. Cela tient de la fatigue et du rêve. Who are you fooling to night ? demande le titre. Ce n'est point évidemment la question qui dans le moment me convient ! Mais ce chant, mais cette voix qui le porte, prolongent ma lassitude, la tapissent d'une brume ocellée de rêve, la transforment en une image délectable et fraîche. La voix, la voix surtout hypersensibilisée par le jazz dont le violon aiguise les nerfs tendus, épand dans l'atmosphère la douceur des souvenirs agonisants et des songes inachevés. Il s'en exhale cette poésie amère mais savoureuse des lendemains de noce, celle qu'on pourrait appeler de « la gueule de bois ou du mal aux cheveux ! » Ces finales paresseusement allongées, comme un relent, pour un peu soulèveraient le cœur, mais sans l'ombre d'une vulgarité. Et tout cela soumis à une mesure qui fait de cette sérénade la plus délicieuse des pochades ironiques.

Or, cette voix est celle de Vaughn de Leath. Ah ! je ne la laisserai pas de sitôt ! Je retourne le petit soleil noir. Voici Sing me a baby Song. Bercement, dorlottement, mines et gamineries de baby imaginaire qui clôt les paupières, puis la voix qui, malgré ses fléchissements soutient cette fermeté sur laquelle l'âme, même d'un enfant, s'appuie comme à une planche de sauvetage, sombre dans un fredon nasillard pour, tout à coup, s'évanouir en un point d'orgue ouvert sur l'abîme du sommeil. Et me voilà très reculé dans le passé, avec ces bras aux épaules, ces mains sur ma poitrine et, contre mon front, cette bouche chuchotante que, sans le savoir, j'appelais justement ce soir... Comme vous m'avez deviné, Vaughn !

Que de soirs depuis celui-là vous avez répondu à mon désir ! Il y a tant de choses dans

cette voix qui est vôtre et feint de ne pas se livrer ! Son léger enrrouement, j'imagine que vous le tenez de vous être attardée en de longues humidités nocturnes. Mais que son mystère est plein ! Il m'évoque des heures de Londres, ce monde de lumières aux lueurs de safran qui frissonne au cœur des brouillards. La vie, l'aventure y ont laissé des traces qui gardent la teinte rouillée des feuilles au déclin des saisons. On la devine empreinte d'ingrats souvenirs. De là sans doute ces inflexions où l'attendrissement se défend de toute débilité ! De là peut-être aussi cette nonchalance dont votre intelligente sagesse s'est fait un agrément de plus. Votre chant vit au-dessus de sa source vibrante, sans en avoir l'air. Et qu'il est plaisant, mâle et féminine Vaughn, de vous écouter et de vous voir, les mains au dos, balançant les épaules, le sourcil arqué sur un œil désabusé, dialoguant d'un accent mi-parlé, mi-chantant, *The good bad girl* ou *That's a good girl* ! Cela c'est votre ironie, mais une ironie sans sécheresse. Que de bonne grâce en elle, au contraire ! Je ne parle même pas de ce *Banana Oil* où vous demeurez fameuse, mais de ce *Looking at the world through rose-coloured glasses*. Cette petite promenade à travers le monde vu en rose, exquise de musicalité spirituelle et facile, de quelle mine vous nous y conviez, nous indiquant le pas, seule dandinant la taille, amusée, maline et prometteuse. C'est sur ce chant, ô Vaughn de Leath, et sur ce dernier éclair de votre visage qui me disait joliment bonsoir que, souvent la nuit, je me suis enfermé dans ma moustiquaire, confiant aux premières ondes du sommeil l'image de barque tranquille et de rive apaisée, d'où vous me chantiez cette romance si bien faite pour écarter de nos fronts la main fiévreuse de la fatigue.

Et par un hasard semblable, j'ai découvert Sophie Tucker. Ah ! celle-là !... Vous faut-il un cocktail faucheur, un shampooining corrodant, l'ouragan en pleine face, un swing dans l'estomac, vite ! déclanchez le blues auquel son nom se marie ! De cordial pareillement revigorant il n'en est pas. Pour une oreille congestionnée, sur un cerveau tuméfié par le labeur, l'effet est immédiat. Dès la première mesure on la voit : poitrine au vent, biceps bandés, poings aux hanches, calée sur des jarrets de sapeur, d'une bouche largement ouverte, Sophie gueule.... Sous ce fouet sonore, après avoir plié le dos, on redresse le torse, et tout au long des membres vous brûle un sang acide.

Elle gueule... Et pourtant... ! Et pourtant elle est diverse, irrésistible et souveraine ! Ah ! quels réveils je vous dois, intrépide femme-canon ! Et comme vous les avez fustigées les pauvres langueurs couchées à vos pieds ! D'abord votre cri qui happe et perfore, semble forcer abusivement son volume. Puis, bien vite, on saisit qu'il reste au contraire, en-deçà de sa truculence. Cependant tout un orchestre y déferle. Pour attaquer la note, cette voix, si elle ne la poignarde d'un coup direct, se traîne jusqu'à elle en l'un de ces dégueulando chers aux marchandes des quatre-saisons, après quoi la finale glissando, s'assied sur un you velouté ou s'engloutit dans les profondeurs d'un gouffre nasal. Les *irl*, les *ere*, s'y diluent en une bouillie savoureuse. Ecoutez la détailler *One sweet letter from home* où sa gorge sonne puissant et voyou. Ça sent la rue, le bouge, les aubes retour de vadruille. Et soudain un parlato unit des grâces qui nous surprennent à un émoi plus inattendu encore. Mais, ô Sophie ! ma joie la plus saine, ma douche la plus efficace, je les dois à votre *Fifty million Frenchmen cant' be wrong* ! Là, vous atteignez au sublime ! Brandissant tour à tour la canne et le clairon, quelle « clique » vous menez, quelle fille du Régiment surgit de vous, et de quel Tambour Major ! Ils sont bien cinquante millions qui vous emboîtent le pas, galvanisés par l'éclair de vos dents et la foudre de vos yeux. Au rythme turlututant qu'une armée de tambours et de trompettes déchaîne dans le claquement des oriflammes et des étendards, notre Sophie avance, statue en chair et en os de la Victoire et de la Liberté, mais aussi de la Pitié, car soudain un *poor men* chavire dans son gosier, comme une larme embue la prunelle incendiée de ferveur. Ah ! qu'alors, tout à coup, vous m'avez jeté loin de ma table et de mon papier ! Hors aussi de ma chaise, et me prenant à me désankyloser les membres par un pas accéléré à travers ma chambre, aussi vaste en cette minute que la place où trône, l'Arc de Triomphe ! A tous les Tambours-Majors, à tous les colonels je donne le conseil urgent de porter haut devant leurs hommes ce disque de Sophie Tucker. Je leur garantis que le jour où ils le feront, la colonne ne comptera ni lâcheurs ni trainards !

Mais la locomotive de Sophie nous emporte vers des lointains d'une autre qualité poétique. *There's a cradle in Caroline...* Nous voici en Caroline. La voix prend son vol, se déplie, pareille au mouchoir dont rythment leur adieu ceux qui sur les paquebots s'éloignent. Vaste et tour-

noyant appel à l'horizon. Caroline ou autre, qu'importe le nom ! Ce nom se confond avec l'infini désir, et l'horizon vers lequel il se tend, c'est celui de la contrée lointaine qui ouvre vers nous mille bras et mille poitrines où briser la vague de nos sensibilités refoulées. La voix de Sophie voyage très loin alors. Sa puissance se crée des ailes, et pour fondre vers cet inconnu que nous ne toucherons jamais, elle devient tout ensemble promesse et détresse. Blue River ! c'est pour elle le chef-d'œuvre, c'est pour nous l'élégie de la délivrance. Aucun artiste, chanteur ou pianiste, n'égale ici notre Sophie. Mais là, chère Sirène à queue de cyclone, je dois vous avouer que votre cordial m'a été certains soirs, en même temps que ce libérateur, le breuvage lancinant du cafard ! Oh ! cafard fraternel, où l'on se sent deux, c'est vrai, mais où d'autres sirènes, toutes ensemble, élèvent sous un ciel de suie leurs pleurs et leurs sifflements.

Ah ! Blue River ! la belle terre qui vous sourit et devant laquelle il n'est place que pour un sanglot parce qu'on sait trop qu'elle reculera toujours, comme votre voix m'a rendue suraiguë cette sinistre réalité ! Alors, ô Sophie ! vous m'avez serré à la gorge, tordu les entrailles. Vous ne chantez pas toujours le texte comme il est écrit. Ça n'a pas d'importance. A l'esprit, vous n'infligez pas la moindre fausse note. L'insatisfait, le never glad, la grande nostalgie de nos jours de peine, vous êtes tout cela magnifiquement, profondément. Béni soit le petit soleil où vous avez enfermé ce trésor d'expression humaine éternellement vraie !

Mais il est des heures où cette violence m'achèverait, des heures où j'invoque une aile plus calme, une sagesse attendrie, celle que seule dispenserait une amie légèrement amoureuse et pas trop exigeante. C'est au cours de l'une d'elles que, dans l'espace de ma chambre, telle une fleur de silence, s'est ouverte à l'extrémité de sa tige flexible la voix de Grace Hayes.

Je me souviens de la fraîcheur subitement éclosée dans cette stanzetta quand du double disque s'exhalèrent, au long de la voix lisse de Grace Hayes, la tendre *Dia you mean it* et ce menu chef-d'œuvre qu'est *The man in love*.

« Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'azur ». Elle est le vers de Mallarmé. Blanche petite Grace, dès que cette limpide lumière qu'est votre voix irise l'air que vous respirez, comment ne pas se sentir naturellement aux lèvres la caresse qui frémit au cœur des mots s'oublier, s'abandonner, aimer ? La plus chanteuse, la meilleure musicienne d'entre ses deux sœurs. *Dia you mean it* ? Vous-même savez-vous tout ce que signifie votre chant ? Au balancement du rythme, quelles inflexions nuancées de pudeur : *The man in love*, où vous demeurez sans rivale, quel souffle retenu qu'affleure le charme de la timidité amoureuse ! Votre soupir au *Who would would you* ? comment ne suspendrait-il pas toutes les poitrines ? Quel âge avez-vous, Grace ? Quel chagrin vous a blessée ? Certes, un secret s'est brisé dans votre voix, un sanglot dont l'écho toujours pleure et pour lequel il ne sera jamais de lèvres assez fraternelles. Je vous imagine sœur mélancolique de Titania, et d'Ophélie, et de Cendrillon. Et pourtant j'ai goûté, émanant de vous, toute une force, celle qu'on implore aux heures de transition et de convalescence, car vous êtes une suave épaule, un doux cœur, une gorge de colombe. Et je ne saurais dire combien de fois j'ai remis en mouvement, aussitôt qu'immobile, le petit étang noir dont la moire tournante expirait votre chant !

Ainsi, durant des semaines de travail, Vaughn de Leath, Sophie Tucker et Grace Hayes me furent-elles des amies diversement secourables. Elles le resteront, car elles me sont devenues familières, quotidiennes presque, et si proches de moi que, selon les minutes, je crois identifier en elles trois figures de mon désir : la première, délectable de tant d'ironie sensible : la seconde, porteuse abondante de pathétiques Jouvences, et la délicate Grace Hayes, flûte cristalline, novice entre ses deux sœurs riches d'expérience, toute paix, toute grâce vraiment, et toute tendresse.

Oui, trois amies, trois voix de la magie au sein de quoi s'abolissent souci et fatigue. Et comment ne pas ressentir, mêlée à notre émerveillement, une émouvante gratitude envers le génie humain qui réussit ce geste inappréciable de la charité : dispenser à ceux qui travaillent dans un isolement nécessaire mais souvent désertique, la voix fraternelle qui, loin de nous déjà, repousse sous le néant ces fantômes que nous appelions la solitude et l'abandon ?

EDOUARD SCHNEIDER.

Ravello, septembre 1928.